



PETIT COURRIER DES DAMES; JOURNAL DES MODES.

(Tous les articles signés sont inédits, et appartiennent au PETIT COURRIER.)

EXPLICATION DE LA GRAVURE JOINTE AU JOURNAL.

Costume d'amazone, en toile de laine, ou en drap de zéphir, exécuté par M. Compaing, rédacteur du Journal des Tailleurs, rue de la Paix, n. 4 bis. Chapeau en gros de Naples, orné de plumes d'Argus, des magasins de Mme Thomas, rue des Filles-Saint-Thomas, n. 23.

MODES.

Le bal donné au profit des indigens a été nombreux malgré l'excessive chaleur. Il devait être brillant, ne fût-ce que par le choix de la localité. En effet, depuis long-tems on avait pensé qu'un bal donné au Théâtre-Italien offrirait, avec l'attrait de la nouveauté, celui d'une salle des plus convenables pour ces sortes de fêtes. MM. les commissaires de la 9^e légion, en choisissant ce local, qui a été mis à leur disposition par M. le ministre de l'intérieur, ont devancé à cet égard les desirs du public. Mais afin de faire tourner cette heureuse idée le plus possible à l'avantage des pauvres, au soulagement desquels la

recette était destinée, ils ont voulu que le bal fût un des plus beaux qui ait été donné jusqu'à présent, car c'est au gracieux talent de M. Itofff que sont dus les travaux de goût et d'embellissement, qui, à eux seuls, étaient un élément du plus grand succès.

M. Robert, directeur du théâtre, a non-seulement offert, gratuitement et avec une grâce parfaite, la salle et son mobilier, mais il a demandé à supporter la majeure partie des frais qu'occasionerait la décoration de la salle entièrement faite à neuf.

Cette décoration se rattachait, par sa disposition architecturale, à celle de la salle, et offrait, par sa richesse et son harmonie, un ensemble qu'on n'avait pas encore vu dans une occasion semblable. Des

issues nombreuses pratiquées partout, et l'entrée principale, fermée par une rampe de douze pieds de largeur, était établie de niveau avec le premier étage. On arrivait à cette rampe par cinq entre-colonnements, au moyen desquels le théâtre, la salle, toute la profondeur des loges, les corridors, le foyer, et jusqu'à la galerie qui donne sur la place, ne présentaient qu'une seule superficie que l'œil pouvait parcourir d'un bout à l'autre. L'éclairage était des plus brillants; les vestibules, les escaliers, les corridors étaient couverts de tapis et décorés de glaces et de fleurs.

Il y avait deux orchestres, dont l'un, dirigé par Tolbecque, était consacré spécialement à faire danser des contredanses, et l'autre, confié au talent de M. le chef de musique du 1^{er} régiment de carabiniers, n'exécutait que des galops et valse; et, afin que la plus grande commodité se trouvât réunie à la plus grande élégance, les personnes en voiture descendaient des deux côtés du monument dans la rue Favart et la rue Marivaux, de manière à pouvoir arriver à couvert et avec la plus grande promptitude.

— Aux courses du Champ-de-Mars, les robes de foulards à larges et bizarres dessins se sont montrées accompagnées de canezouts en mousseline, riches de broderies et de dentelles.

La forme des chapeaux s'est fixée. On les fait de grande dimension, et, grâce à cette mode, les pailles d'Italie se montrent dans toute leur beauté. Les rubans qui ornent ces chapeaux sont d'une grande richesse de dessin et de tissu.

Quelques élégantes ont adopté pour fermer leurs gants de petits boutons doubles en or, semblables à ceux que les hommes mettent aux chemises. A cet effet, deux boutonnières sont pratiquées aux poignets des gants.

Les ombrelles les plus distinguées ont la tige en ivoire ouvragée, et la capote en taffetas à larges carreaux, bleu et blanc, mauve et rose.

Les hommes du monde élégant, tout entiers aux courses et aux paris, s'occupent peu d'innovations dans leur toilette. La plus grande simplicité est toujours de bon goût. La forme des habits tend à s'amoinrir; les basques et les revers se font chaque jour plus étroits. Les pantalons de coutil, de fil et de nankin se portent demi-collans et légèrement échancrés sur la botte. Les cravates de fantaisie prennent faveur. Les chapeaux sont un peu évasés à l'extrémité de la forme et à bords étroits. Les cannes fashionables doivent être très-légères, ce qui n'exclut pas la richesse de la pomme en or ciselé.

WASHINGTON,

ESQUISSE.

On admirait sa noble majesté,
Son front serein, sa stature imposante,
Et de ses traits la douce gravité.

MILLEVOFF.

Assis près d'une table et les yeux fixés sur une carte de géographie, un homme d'une cinquantaine d'années, d'une figure vénérable et d'un extérieur imposant, paraissait occupé de détails de stratégie qui absorbaient toute son attention. La maturité de la raison, l'empreinte de sages pensées, laissaient dominer dans ses traits le caractère de l'homme d'état et du paisible et vertueux citoyen plus que celui du guerrier. L'habitude du commandement avait donné à toute sa personne quelque chose de noble et de grand qui inspirait le respect; mais le calme de sa physionomie et la douceur de son regard attiraient la confiance, et cette dernière impression était celle que l'on conservait après lui avoir parlé.

A quelques pas de lui, près d'une croisée qui donnait sur la campagne, une jeune personne dessinait; elle semblait

étudier la perspective de ce beau lieu, pour reproduire le paysage dans un magique tableau, mais un observateur attentif eût distingué que son crayon distrait ébauchait une faible esquisse, qui n'était plus en rapport avec le talent que révélait le commencement de son travail. Sa pensée errait sur d'autres objets, et quelques larmes, qui coulaient lentement sur ses joues, vinrent effacer les derniers traits qu'elle avait tracés. Un soupir même trahit son émotion et attira l'attention de celui qui travaillait près d'elle. Il quitta sa place, et s'asseyant à ses côtés : « Qu'as-tu donc, ma chère Cora ? lui dit-il d'un ton affectueux, je ne te reconnais plus, tu as perdu cette aimable gaieté qui répandait tant de charmes dans notre intimité. Le matin, tes chants joyeux, tes ris folâtres n'annoncent plus le réveil d'un beau jour, et ton air grave conviendrait mieux à une pauvre veuve qu'à une jeune fille qui commence la vie, et dont toutes les idées doivent être riantes comme l'espérance ? Qu'as-tu, ma chère enfant, ton cœur renferme-t-il quelques chagrins ? confie-les moi. Tu le sais, lorsque ma sœur mourut, je promis de te servir de père, de remplacer les parens que tu avais perdus ; j'en ai pour toi toute la tendresse, et mon bonheur est attaché au tien. — Et moi, dit Cora en portant la main de son oncle à ses lèvres, j'ai pour vous toute l'affection d'une fille ; mais vous partez, vous allez courir de nouveaux dangers, et vous ne comprenez pas ma tristesse ! — Eh bien, ma chère Cora, si le sacrifice de ma vie était utile à mon pays, je le ferais sans hésiter. — Ah ! reprit Cora avec feu, où trouver un homme qui, comme vous, ait dévoué son existence à sa patrie, sa fortune à ses concitoyens, dont le premier mobile, le premier intérêt, la seule pensée soit le repos et la félicité publique ! — On en trouvera mille, ma Cora, plus que moi capables de gouverner ; je ne suis qu'un honnête homme. Bien plus que moi sans doute, plusieurs de nos généraux

furent dignes du rang où l'on m'a élevé : Montgomery, Putnam, Warren, Arnold, et surtout Lée, avaient, crois-moi, de plus grands talens que les miens. — Non, non, dit la jeune fille avec vivacité, votre modestie cherche en vain à diminuer le prix des services que vous avez rendus ; l'histoire, qui juge, vous placera au-dessus de tous ces hommes, et dira par quelles vertus vous les avez surpassés ; laissez-moi m'enorgueillir de vous être attachée par les liens du sang, et penser que la postérité inscrira votre nom au rang des bienfaiteurs de l'humanité. En est-il un plus beau, plus vénéré que celui de Washington ? — Parlons de toi, Cora : tu me juges avec l'exaltation de la jeunesse et de l'amitié ; mais si je m'intéresse à mon pays, je pense aussi à toi ; je devine mieux que tu ne le crois peut-être, ajouta-t-il en souriant, le motif de ce chagrin que tu n'oses m'avouer, à moi ton ami, ton second père ; tes inquiétudes pour moi y entrent pour quelque chose, pour beaucoup même, j'en suis certain, mais..... Ici la rougeur de la jeune fille vint trahir son secret. — Ne rougis pas, Cora, si Washington comprend la gloire, il comprend aussi l'amour et toutes les nobles émotions qui animent le cœur de l'homme ; il les a senties ces émotions qui doublent son existence et donnent un but à sa vie. L'amour tel que je le conçois, tel que tu es digne de l'éprouver, de l'inspirer, est un reflet de la Divinité, un pauvre exilé du ciel qui a son temple dans une âme pure comme la tienne. C'est lui qui enseigne à la femme ces éloquentes paroles, qui consolent toutes les peines, calment toutes les souffrances, et c'est encore lui qui, depuis le berceau jusqu'à la tombe, nous entoure de douces chimères pour nous sauver l'ennui de la réalité. »

Pendant ce discours, la rougeur de Cora était devenue plus vive, et son embarras redoubla lorsque Washington reprit : « N'est-il pas vrai que tu as remarqué ce jeune officier français dont j'ai vanté plu-

sieurs fois le mérite et la bravoure? eh bien, je l'emmène avec moi; les troubles de New-York exigent ma présence en cette ville, il m'y accompagnera en qualité d'aide-de-camp. Rassure-toi, Cora, nous sommes habitués à vaincre, je te le ramènerai, et Washington n'a jamais donné sa parole en vain. »

Une expression de joie brilla dans les yeux de la jeune Américaine, et donna un éclat céleste à sa charmante figure, qui peignit à la fois l'espoir et la reconnaissance. Elle regarda son oncle avec un doux sourire qui le paya de sa bonté; puis rapprochant son chevalet, elle reprit ses crayons, et sa main, guidée par son cœur, esquissa des traits chéris, d'abord ceux du noble Washington, et ensuite la tête d'un jeune homme dont les belles proportions rappelaient celles des modèles antiques; mais son oncle, qui avait jeté un regard furtif sur son dernier dessin, lui dit en riant qu'il était flatté.

ÉMILIE MARCEL.

MŒURS,

CARACTÈRES ET COUTUMES

DU CANTON DE ZUG.

La Suisse pittoresque continue avec succès ses publications sous les auspices de M. H. Souverain, éditeur de cet intéressant ouvrage. Cette contrée, restée toujours comme à part au milieu de tous nos pays, devait fournir des peintures locales qui ont été heureusement saisies et forment un petit traité historique tout rempli d'intérêt. Nous y prenons l'extrait suivant :

Rien n'égale l'attachement de l'habitant de Zug pour le sol qui l'a vu naître. Quand un moment la fièvre de l'émigration poussa

hors de leurs montagnes des milliers de Suisses qui allaient chercher la misère et la mort sur les rives de l'Ohio, aucun Zugois ne se mêla parmi ses exilés volontaires. Cet amour de la patrie, les lois en ont fait ici un exprès commandement; elles défendent de quitter le canton sous peine de perdre une partie des droits de citoyen.

L'habitant de Zug aime les pompes, les cérémonies, les processions et toutes les solennités de son culte. Il jeûne les jours consacrés par l'église, et ne manque jamais de faire le signe de croix en se mettant à table. Reçoit-il la visite d'un étranger, il le salue de ces mots : « Loué soit notre Seigneur Jésus-Christ ! »

Nulle part on ne trouve des figures de jeunes filles plus jolies qu'à Egeri. On a beaucoup vanté le batelières de Brientz; mais elles n'ont ni la physionomie piquante, ni la taille légère, ni la coquetterie naïve des paysannes de cette riante contrée. Il faut les voir, dirigeant sur leur lac ces nacelles grossières, creusées à coup de haches. Quelle grâce! quelle vivacité! Le vent souffle-t-il avec violence, elles s'assèment dans leur faible canot, et laissent l'esquif léger bondir au milieu de ces nénuphars dont la tête blanche s'enfonce sous le poids de la petite barque et reparait aussitôt.

Les jours de fête, on dirait que les jeunes garçons de Zug ont emprunté leur costume à notre Watteau. Ce sont des rubans noués de mille manières, des étoffes bariolées de couleurs; un chapeau de paille légère d'où s'échappent de longues bandellettes, et couvert de fleurs; une culotte étroite, des jarrettières rayées, des bas à arabesques et des souliers écarlates, noués avec des rubans jaunes. Qu'on se représente avec leur taille forte, leur figure brunie, ces petits-maîtres, ainsi vêtus au milieu de châteaux rustiques et de montagnes élevées!

Chez la jeune fille, même amour pour la parure. Son chapeau de paille est aussi

surchargé de rubans et de fleurs; à son corset et à sa collerette sont suspendus des rubans d'un rouge vif; une longue chaîne de similor entoure négligemment sa ceinture et vient retomber sur son tablier à larges plis; un court jupon d'étoffe verte, laissant voir une jambe bien faite et chaussée avec coquetterie : voilà le costume de la jeune paysanne qui va danser; car à Zug on aime passionnément la danse; mais toutes ces belles parures s'enferment précieusement, à la fin du jour de fête, dans l'armoire de chêne, meuble de famille, d'où elles ne ressortent que le dimanche suivant.

Le lendemain, on reprend les occupations de la vie habituelle; on retourne aux champs; et alors, au lieu de ces vêtements élégans, le montagnard ne porte plus qu'une souquenille de toile grossière, qui recouvre des habits également grossiers. A cette blouse est attachée une espèce de *quque*, ou cape, comme en portent les capucins, et qui lui sert, à lui d'abord, à se préserver de la pluie, puis à porter plus aisément de lourdes charges de foin. « Si on les aborde, dit un voyageur, ils vous serrent la main à vous disloquer les doigts; et, accoutumés à parler de loin, au fracas des torrens et aux bruissements des sapins, ils élèvent le ton à vous faire croire qu'ils se fâchent quand ils vous font des amitiés. »

A Zug comme dans tous les petits cantons de la Suisse, comme dans le pays de Gall en Angleterre, le culte des morts est en grande vénération. On a coutume d'orner leur tombe de fleurs qu'on y entretient avec un soin pieux. Non loin du cimetière du Zug, est un ossuaire où on lit sur chaque crâne le nom du personnage auquel il a appartenu.

Il n'y a pas un demi-siècle qu'on a supprimé à Zug une procession annuelle qui attirait un concours nombreux de spectateurs, et dont l'origine remonte fort haut. On la célébrait le 6 décembre, jour de la Saint-Nicolas; et, bien que défendue

par plusieurs conciles, entre autres par celui de Bâle, elle avait résisté jusqu'à cette époque à l'anathème des saints canons. Voici en quoi elle consistait :

Un écolier de Zug, habillé en évêque, marchait précédé d'un chapelain qui portait sa crosse, et suivi d'un fou costumé à l'antique, et tenant un bâton surmonté d'une vessie pleine de pois; suivaient de nombreux écoliers déguisés en chanoines, et les officiers de la maison de l'évêque. Des soldats armés, drapeau et tambours en tête, composaient sa garde d'honneur. Tout le cortège se rendait à l'église où on célébrait la messe; les écoliers, en chœur, chantaient un cantique qu'on trouve encore imprimé, à Zug, dans un livre d'office curieux; puis l'évêque, avec la formule habituelle, bénissait solennellement les assistans; alors les soldats de la garde faisaient une décharge de mousqueterie; enfin sa grandeur, ramenée pompeusement au collège, donnait un repas aux principaux officiers, tandis que son fou courait la ville, et allait demander une pièce de monnaie à toutes les boutiques de la foire qui se tenait à Zug ce jour-là : tribut qu'on ne manquait pas de lui payer comme une redevance obligée. Cette fête du patron des écoliers semble moins absurde encore que la fameuse fête des Fous, célébrée si long-tems dans la plupart des villes d'Allemagne, de France et de Suisse.

Dans une partie du canton de Zug, comme dans l'Argovie, on emploie contre les rhumatismes, la goutte, les douleurs vagues des membres, un singulier remède. Il consiste à placer sous son lit une paire de tourterelles en cage; et ce ne sont pas seulement des paysans, mais des hommes que leur éducation a mis fort au-dessus des préjugés populaires, qui assurent avoir été soulagés par ce singulier spécifique, tandis qu'ils passaient une nuit pénible chaque fois qu'on négligeait de mettre ces oiseaux sous leur couche. C'est au médecin qu'il appartient de dire

si l'efficacité de ce remède tient uniquement à l'imagination ou s'il a une vertu plus réelle.

Le Pressentiment.

J'y crois, je le dis tout d'abord, j'y crois de toute mon ame. Certes le pressentiment est un coup d'électricité qui vient invisible frapper au cœur l'homme qu'un péril menace ou qu'un malheur accable dans les êtres bien-aimés qui sont loin de lui. Qui de vous n'a ouï raconter des histoires de mort pressenties ou vues à travers la distance ? Croyez qu'il est dans l'air des courans mystérieux sur lesquels vont et viennent sans cesse ces paroles de sympathie qui font tressaillir au milieu du monde ou de la solitude des époux, des amans séparés : c'est que, par cette correspondance muette, ils ont reçu l'un l'autre des nouvelles bonnes ou mauvaises et frémissent ou sourient au murmure d'un pressentiment. Oui, c'est une croyance, une religion, j'y ai foi, je le répète depuis que je sais l'histoire du capitaine Lambert.

Le capitaine Lambert était capitaine au long-cours dans le port de Dieppe, et à vingt-huit ans il avait déjà fait trois voyages : le premier comme pilotin, après avoir vainement demandé en mariage une jeune fille qu'il adorait, Amélie. Il était parti en grand désespoir parce qu'on la lui avait refusée, mais il ne parlait pas moins d'elle à chaque point du globe qu'il visitait, au Spitzberg, à la Nouvelle-Zemble, à la grande mer, à la tempête, à la lune, à toute la création.

Son second voyage, il le fit après un second refus : il vit les femmes des îles de la Sonde, celles de la Chine, celles d'Otaïti ; il resta fidèle au souvenir de sa bien-aimée, et la preuve c'est qu'il de-

manda sa main encore à son retour. Il était lieutenant alors.

On lui promit qu'il serait l'époux d'Amélie après son troisième voyage : celui-là, il le fit en qualité de capitaine, et il dura long-tems, car ce fut bien un voyage autour du monde. Lambert en revint au bout de deux ans, et comme sa constance était bien constatée, je l'espère, Amélie qui l'avait toujours de plus en plus aimé à chacune de ses épreuves, le suivit à l'autel.

Les voilà enfin unis pour toujours ! — Non. Les voilà séparés deux mois après la lune de miel, par le devoir qui commande à Lambert de se remettre en mer ; et la séparation n'a pas lieu sans larmes, même de la part du marin que rien ne fit pleurer jusqu'alors.

Ne trouvez-vous pas que la vie du marin, agitée et pleine de secousses comme elle l'est pour la femme qui voit partir et repartir sans cesse son mari qu'elle aime, a ses charmes et ses bien vives joies ? Cette alternative d'inquiétudes et d'espoir produit dans la vie l'effet de l'hiver qui fait mieux sentir l'été.

Quand l'horizon s'assombrit, quand les rafales battent les vaisseaux qui sont dans le port, la femme se dit avec terreur : un mari est exposé à ces tempêtes peut-être. Alors elle tombe à genoux, elle prie : si elle a un enfant de cet époux pour lequel elle tremble, elle l'embrasse avec plus d'effusion et d'amour encore ; et de ses émotions toujours renaissantes s'accroît sa tendresse pour celui qui cherche la gloire par les périls. Dans ces sollicitudes de chaque jour, l'amour de la femme ne devient-il pas plus vif, plus profond, et les pleurs et les baisers du retour où se sont concentrés tant d'inquiets soupirs, tant d'élans d'affection, tant de désirs de se revoir, ces baisers et ces pleurs ne sont-ils pas enivrans et délicieux ?

C'est ce que dit le capitaine Lambert à Amélie en la quittant. C'est ce qu'elle sentit profondément, et elle l'embrassa une

dernière fois en lui apprenant qu'elle était enceinte.

— Tu reverras ton enfant au retour. Adieu, Lambert.

— Adieu, Amélie !

Et les adieux flottaient dans les plis des mouchoirs agités, jusqu'à ce que le vaisseau et le port se perdissent de vue. Amélie rentra alors en ville pour y commencer l'existence que Lambert lui avait dépeinte avec tant de chaleur. Au bout de peu de jours, elle la connaissait tout entière. Des coups de vent furieux lui avaient déjà fait battre le cœur bien fort : déjà elle aspirait à avoir une lettre et la demandait au ciel chaque matin, oubliant que trois mille lieues la séparaient de l'île Bourbon, point où devait se rendre en droite ligne son mari. Alors elle passait ses journées à suivre sur la carte la route de Lambert ; elle l'avait vu doubler le cap Finistère, puis passer en vue des Açores ; un autre jour elle l'apercevait dans les parages des ombreuses Canaries. Elle avançait ainsi dans son voyage, quand un navire, qui revenait du Sénégal, lui apporta une lettre de Lambert, écrite à la hauteur des îles du cap Vert. Comme elle la baisa et la mouilla de bonnes larmes ! Ce n'est plus du papier que la lettre d'un être chéri, c'est sa main que l'on presse : sa pensée est là, écrite, on l'anime, on la voit passer sur les lèvres de celui qui la traçait : on sait comment il l'aurait exprimée, s'il eût été présent ; on entend sa voix alors, on l'écoute, on se fait illusion, on le voit en le lisant et l'on est heureux. C'est le bonheur d'Amélie que je viens d'esquisser.

Arrivé à Bourbon, Lambert se livra aux opérations dont il était chargé, avec un empressement qui avait pour but de hâter son retour et aussi de s'étourdir sur de vives inquiétudes. Il était à terre depuis deux mois, et n'avait pas reçu de lettre d'Amélie ; elle était malade peut-être, elle souffrait, et il était loin d'elle ! C'était un affreux tourment. Il cessa enfin le jour où une lettre de sa femme lui fut remise,

lettre délicieuse de tendresse et d'amour ; elle lui racontait tout ce qui s'était passé autour elle, en elle, depuis son départ ; elle voulait qu'il recommençât les cinq mois passés si loin, pour les revivre avec elle, et elle y réussit ; et quand il vit à la fin ces mots : « Ton enfant qui va bientôt venir au monde, me charge de t'embrasser, » il sourit d'un bonheur ineffable, et sa vie fut belle pour toujours.

Aussi accepta-t-il avec joie un bal auquel l'invitait le gouverneur, pour lui souhaiter un heureux voyage. Il y prenait part avec abandon, car il avait le cœur gai comme l'homme qui rentre au bienheureux et calme logis. Chaque femme avec laquelle il dansait était Amélie, Amélie toujours ; il ne lui parlait que d'elle, et du bonheur qu'il aurait à la revoir, et de son amour pour son enfant : il lui semblait le voir : c'était une petite fille qu'il désirait ; elle avait de beaux yeux bleus et des cheveux blonds comme un ange ; il la voyait déjà danser sur les genoux de sa mère. Cette riante idée lui jouait devant les yeux ; il la caressait et l'exprimait à tout le monde avec ivresse quand il s'arrêta saisi d'un tressaillement soudain, comme un coup violent frappe droit sur le cœur.

Il revint triste, sans savoir pourquoi, à sa maison, et quelques jours après remit à la voile. Il était à peine entré dans l'Atlantique, que sa tristesse devint plus grande. La vue désolée de l'île de Sainte-Hélène, puis l'île de l'Ascension, l'aspect des îles du cap Vert, ensuite le pic de Ténériffe, la côte de Portugal, enfin tous ces degrés par lesquels il revenait vers la patrie, sa femme et son enfant, au lieu de le ravir, lui étaient pénibles et douloureux à franchir. Tous les loisirs que lui laissaient les devoirs du commandement, il les passait à l'écart, sur le pont, la tête plongée entre ses deux mains comme dans un abîme, et les matelots se disaient : « Qu'a donc le capitaine ? il revient et il n'est pas content ! » Quand il entendait ces observations, il

relevait la tête et cherchait à sourire ; c'était un sourire à ôter l'espoir. Il devenait, ce qu'on ne l'avait jamais connu, crédule et superstitieux. Les hurlemens éloignés du chien sur les côtes de Bretagne le troublaient ; le glapissement d'un courlis l'épouvantait. Il ne parlait plus d'Amélie, plus de son enfant ; il gardait un formidable silence, et, quand il doublait le cap de la Hogue, il était bien près, et pourtant il était plus sombre encore.

« Ohé ! voilà Fécamp ! Ohé ! voilà Saint-Nicolas de Côte-Côte... Capitaine, le pays ! » s'écriaient joyeusement les matelots.

— Oh ! c'est ma femme !

— Oh ! ma sœur !

— Voilà Romaine au bout de la jetée.

Et la femme, et la maîtresse, et les enfans répondaient ; mais le capitaine Lambert n'osait regarder la foule. Il le fallut bien pourtant, quand il s'agit de descendre à terre.

Le capitaine y passe le dernier, et, fendant tristement les groupes qui s'embrassaient et se baisaient les mains dans de cordiales étreintes, il avançait, quand une femme en grand noir lui présenta un enfant de quelques mois, habillé de deuil.

C'était sa fille ; la femme en noir était sa nourrice ; elle n'avait plus le lait de sa mère.

ERNEST FOUNET.

Essai.

Le talent est héréditaire dans certains noms ; celui de M^{me} Desbordes-Valmore, dont les poésies firent si souvent tressaillir nos cœurs, semble être déjà passé dans la jeune ame de sa fille, à peine âgée de dix ans. Voici un essai enlevé à ce talent

enfant, auquel l'avenir réserve, sans nul doute, les mêmes couronnes qui furent décernées à sa mère.

A UN PÈRE.

O Lamartine ! ô toi que le ciel a formé
De tout ce qu'il avait de pur et de suave !
Se peut-il ! se peut-il ! ton ame douce et grave
Est triste, ô Lamartine ! et pour avoir aimé.
C'est donc triste d'aimer ! Quand ta lyre divine
Berçait l'enfant joyeux par ton cœur adoré,
La mort le regardait ; de sa tranchante épée,
Elle cherchait le cœur de l'arbuste pleuré...
Père, console-toi ! ta fille bien-aimée
Est montée où la mort n'entre que désarmée !
C'est Dieu qui l'a voulu, c'est Dieu qui l'aimera ;
Ainsi ne pleure plus, père, il te la rendra.

ONDINE VALMORE.

— BIBLIOTHÈQUE D'ÉDUCATION, morale, familière et amusante, divisée en trois séries progressives : l'enfance, l'adolescence et la jeunesse ; par MM. Charles Nodier, Philippe de Ségur, Arnault, Népomucène Lemerrier, de Pongerville, Soumet, Alexandre Duval, Jay, Tissot, Viennet, de l'académie française ; Alibert, de Gérando, de Monmerqué, Bory de Saint-Vincent, de l'institut ; Bouilly, L. de Jussieu, A. E. de Saintes, etc. ; et M^{mes} de Souza, d'Abrantès, de Bradi, de Montalembert, de Saint-Surin, de Bawr, Gabrielle Soumet, Desbordes-Valmore, Sophie Pannier, J. de Lafaye-Brehier, Nodier-Ménessier, de Sénancour, Alida de Savignac, Joséphine Lebasu, Emilie Marcel, Coraly Thiéry, Pauline de Flaugergue, A. Dupin, Laure Bernard, Melanie Waldor, Celnart, Fanny Terey, etc.

On publiera annuellement, pour chacune des séries, 6 volumes in-18, sur papier vélin, ornés de cartes et vignettes ; plus, un recueil de gravures amusantes pour éternelles. Prix, par an, pour chaque série, 10 fr., payés d'avance ; et 12 fr. compris le port.

LA BIBLIOTHÈQUE D'ÉDUCATION donnera un aperçu de toutes les connaissances humaines : l'histoire des peuples, l'histoire des arts, les éléments des sciences, la géographie, la physique, etc. Dans ce vaste cadre, les éditeurs feront encore entrer le tableau si varié de la nature, celui des mœurs et des coutumes des différens pays, des contes et historiettes pour l'enfance, qu'il ne suffit pas d'instruire, mais qu'il faut encore amuser.

On souscrit au bureau, quai Voltaire, n° 15.

A ce Numéro est jointe la planche 1064.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois.

Prix de la Souscription : pour un trimestre, Paris, 9 f. — Départemens, 9 f. 50 c. — Étranger, 10 f. Avec une couverture, 50 centimes de plus par trimestre.

On s'abonne au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, boulevard des Italiens, n° 2, et chez tous les Directeurs des Postes des Départemens.

Les lettres et envois doivent être adressés franc de port.

IMPRIMERIE DE PROSPER DONDEY-DUPRÉ, SUCCESSION DE SON PÈRE, RUE S'-LOUIS, n° 46, AU MARAIS.





Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens N.^o 2¹ près le passage de l'Opéra.

Costume d'Amazone en toile de laine

Chapeau en gros de Naples. Orné de plumes d'Argus.

Messrs J. & J. Fuller N.^o 34. Rathbone Place London.

Ayuntamiento de Madrid